



**HAL**  
open science

# L'histoire environnementale au travail. Repères pour une histoire environnementale des mondes du travail

Renaud Becot

## ► To cite this version:

Renaud Becot. L'histoire environnementale au travail. Repères pour une histoire environnementale des mondes du travail. Stéphane Frioux; Renaud Bécot. Écrire l'histoire environnementale au XXIe siècle. Sources, méthodes, pratiques, Presses Universitaires de Rennes, pp.27-44, 2022, Histoire, 978-2-7535-8242-2. <halshs-03697488>

**HAL Id: halshs-03697488**

**<https://shs.hal.science/halshs-03697488v1>**

Submitted on 16 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

A paraître en 2022, dans l'ouvrage *Ecrire l'histoire environnementale au XXI<sup>e</sup> siècle*, Presses Universitaires de Rennes, 2022.

**Version provisoire, seul le texte publié est définitif.**

## **L'histoire environnementale au travail**

Repères pour une histoire environnementale des mondes du travail

Renaud BECOT

À peine quatre années après la fondation du Ruche, une Association française pour l'histoire des mondes du travail voyait le jour en juin 2013. Tout comme le Ruche a permis de rendre visible et fédérer des initiatives en histoire environnementale<sup>1</sup>, l'AFHMT a permis de porter le projecteur sur le regain de dynamisme des études sur le travail<sup>2</sup>. Malgré la persistance du postulat selon lequel le « travail » serait nécessairement l'antonyme de « l'environnement », plusieurs historiens furent simultanément membres de ces deux associations dès 2013. Néanmoins, contrairement aux travaux italiens ou américains, le dialogue scientifique entre ces deux champs historiographiques reste encore limité dans les aires francophones. Alors même que les bilans récents de l'historiographie environnementale américaine soulignent que l'étude du travail pourrait constituer un puissant vecteur de renouvellement historiographique<sup>3</sup>, il paraît utile de proposer un état des travaux qui invitent à écrire une histoire environnementale des mondes du travail. Cette démarche répond à une demande sociale forte, à l'heure où le réchauffement climatique menace les conditions d'un travail décent à travers le monde<sup>4</sup>.

Sans prétendre à l'exhaustivité, ce panorama proposera d'éclairer la manière dont les pistes de recherche pour une histoire environnementale des mondes du travail évoluent d'une approche marquée par une réflexion davantage théorique sur les relations entre travail et environnement vers une volonté d'étudier les activités concrètes du travail comme étant au cœur des transformations matérielles du monde contemporain. La première invitation à étudier le travail en histoire environnementale fut formulée en 1996 par Richard White, qui érigeait cette démarche en proposition centrale pour l'histoire environnementale américaine des années 1990. Par la suite, un premier moment de retour vers la matérialité du travail réside dans le dialogue noué autour des recherches sur la santé au travail : bien que les passerelles puissent paraître évidentes avec l'histoire environnementale, il convient d'éclairer pourquoi les chercheurs américains ont été plus prompts à engager cette transition que leurs homologues européens et francophones. Enfin, au cours de la dernière décennie, plusieurs études proposant une histoire environnementale des mondes du travail invitent à construire des récits qui éclairent l'origine historique de la crise écologique contemporaine, sans écraser pour autant les acteurs sociaux sous le poids des grands récits quantitatifs de l'Anthropocène.

---

1 Voir l'introduction de ce volume concernant les publications des précédents colloques du Ruche.

2 Deux illustrations de ce dynamisme se retrouvent dans les ouvrages collectifs dirigés par HATZFELD Nicolas, PIGENET Michel et VIGNA Xavier (dir.), *Travail, travailleurs et ouvriers d'Europe au XX<sup>e</sup> siècle*, Dijon, EUD, 2016 ; GEERKENS Éric, HATZFELD Nicolas, LESPINET-MORET Isabelle, VIGNA Xavier (dir.), *Les enquêtes ouvrières dans l'Europe contemporaine*, Paris, La Découverte, 2019.

3 Voir SUTTER Paul, « The World with Us : The State of American Environmental History », *Journal of American History*, 100/1, 2013, p. 94-119 ; BROWN Kate et KLUBOCK Thomas (dir.), « Environment and Labor ». *International Labor and Working-Class History*, 85, 2014.

4 INTERNATIONAL LABOUR OFFICE, *Working on a Warmer Planet. The Impact of Heat Stress on Labour Productivity and Decent Work*, Geneva, ILO, 2019 ; sur les enjeux des évolutions du travail à l'heure de la crise climatique, voir SUPIOT Alain, *Le travail n'est pas une marchandise. Contenu et sens du travail au XXI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Collège de France, 2019.

## Le travail au fondement d'un monde hybride

Pour l'historiographie environnementale, il fallut attendre le début des années 1990 pour que le travail devienne explicitement un thème de recherche. En 1994, William Cronon publie l'ouvrage collectif *Uncommon Ground*, qui s'impose comme le programme de la « seconde génération » de l'histoire environnementale américaine<sup>5</sup>. Alors que la première génération aurait été liée aux mouvements environnementalistes des années 1970, elle se serait illustrée par la production de récits « déclinistes » où l'action humaine se confondrait inéluctablement avec la dégradation des écosystèmes – ou de la « nature » sauvage (*wilderness*)<sup>6</sup>. Ce sont, tout du moins, les reproches que formulent les jeunes historiens des années 1990, en défendant une approche historiographique qui s'imposera sous le vocable du « paradigme de l'hybridité ». Dans cette perspective désormais classique, ce que nous appelons *nature* serait toujours le résultat d'un assemblage entre le fruit d'interventions humaines et des éléments écosystémiques. La *wilderness* serait d'abord un mythe national états-unien, et non une réalité biophysique.

Ce tournant a parfois été présenté comme étant « à l'origine d'un éloignement croissant à l'égard du militantisme politique<sup>7</sup> ». De fait, cette distanciation rejoue partiellement les récents débats qui marquèrent l'histoire sociale anglo-saxonne. Celle-ci fut marquée par des controverses, parfois violentes, sur le *linguistic turn* que revendique une partie de la profession<sup>8</sup>. Bien que les références emblématiques de ce tournant ne soient pas explicitement citées, les fondements sur lesquels repose l'ouvrage *Uncommon Ground* sont imprégnés par l'idée que le langage participe à la création de ce que nous appelons *nature*. Tout comme les partisans des interprétations post-modernes du *linguistic turn* furent accusés de dépolitiser (sinon de trahir) la cause de l'histoire sociale, le paradigme de l'hybridité participa à une distanciation de l'histoire environnementale vis-à-vis des grandes organisations environnementalistes américaines.

Pourtant, cette réelle distanciation vis-à-vis du militantisme ne fut pas une dépolitisation. Bien au contraire : les contributions réunies par William Cronon témoignaient d'une volonté tranchante de situer l'histoire environnementale en prise avec les enjeux politiques du temps présent. Dès lors que la nature n'était plus une, mais reposait sur des constructions sociales et culturelles plurielles, il devenait loisible d'étudier les différents rapports sociaux aux écosystèmes et les inégalités d'accès aux aménités environnementales ou dans l'exposition aux milieux pathogènes. Ces thèmes témoignaient de la stimulation intellectuelle provoquée par le mouvement pour la justice environnementale, c'est-à-dire l'ensemble des mobilisations qui s'inscrivaient dans l'héritage du mouvement des droits civiques pour dénoncer l'exposition plus forte des populations paupérisées et racisées aux substances toxiques<sup>9</sup>.

Ces considérations expliquent, en partie, l'émergence d'une réflexion sur le travail et les mondes du travail dans l'article que Richard White publiait sous le titre provocateur : « Êtes-vous un écologiste ou travaillez-vous pour gagner votre vie ? ». Son texte se comprend aussi en fonction d'un autre enjeu propre aux États-Unis. Sa démonstration était éminemment politique dans un pays sortant d'une décennie marquée par le reaganisme et par les mouvements conservateurs du « *wise use*<sup>10</sup> », c'est-à-dire une coalition défendant la

---

5 CRONON William (dir.), *Uncommon Ground. Rethinking the Human Place in Nature*, New York, Norton, 1996.

6 CRONON William, « A Place for Stories: Nature, History, and Narratives », *The Journal of American History*, n° 78, 1992, p. 1347-1376.

7 JARRIGE François. « L'historien et la question écologique », *Histoire@Politique*, 31, 2017/1, p. 75-83. [DOI : 10.3917/hp.031.0075].

8 CERRUTI Simona, « Le *linguistic turn* en Angleterre », *Enquête*, 5, 1997, p. 125-140.

9 Sur le mouvement pour la justice environnementale, voir MASSARD-GUILBAUD Geneviève, RODGER Richard (dir.), *Environmental and Social Justice in the City : Historical Perspectives*, Isle of Harris, White Horse Press, 2011 ; KEUCHEYAN Razmig, *La nature est un champ de bataille. Essai d'écologie politique*, Paris, La Découverte, 2014.

10 MORTON TURNER James, « "The Specter of Environmentalism" : Wilderness, Environmental Politics, and the Evolution of the New Right », *The Journal of American History*, 96/1, 2009, p. 123-148; MORTON TURNER James et

dérégulation en matière environnementale et l'extension du droit de propriété sur les terres et les ressources. Selon Richard White, l'écologisme américain resterait impuissant à contrer cette rhétorique tant qu'il présenterait le travail comme l'antithèse de la nature. L'auteur expliquait ainsi que « les bergers, les paysans, les chasseurs ou les travailleurs de l'industrie ont profondément altéré le monde naturel, si bien que pratiquement aucun territoire n'est vierge de l'empreinte du travail humain. Et ce travail qui a transformé la nature est simultanément celui qui a produit l'essentiel de nos connaissances sur cette nature<sup>11</sup> ». Dans cette optique, le travail façonne finalement ce que William Cronon qualifiait de « seconde nature » dans un précédent ouvrage sur l'impact environnemental de la croissance urbaine de Chicago, en prolongeant des réflexions marxistes, c'est-à-dire « la formation d'un ordre humain qui se superpose à l'ordre naturel jusqu'à ce que les deux soient complètement enchâssés. Le résultat était un système hybride, au moins aussi artificiel que naturel, qui devint une seconde nature pour ceux qui l'habitaient<sup>12</sup> ».

Richard White proposait trois arguments pour soutenir son raisonnement. Premièrement, le travail se serait donc présenté comme le premier vecteur de connaissance sur l'environnement, tout en étant l'instrument de construction d'un ordre socio-écologique où s'entremêlent étroitement des processus écosystémiques et des dynamiques humaines. L'expansion contemporaine des loisirs dans les espaces naturels se présentait comme le symptôme d'une volonté de retrouver la connaissance directe de la « nature » que le travail permettait auparavant.

Deuxièmement, l'auteur écrivait que l'apparition de nouvelles technologies d'information et de communication n'empêchait pas la persistance d'une relation étroite entre nature et travail : il notait que « la nature, altérée et modifiée, est au cœur des bureaux » les plus modernes, les plus informatisés, les plus connectés et les plus climatisés. Ces tâches continueraient de transformer les écosystèmes et les corps : non seulement la climatisation des bâtiments modernes participe aux perturbations du système respiratoire, mais ces tâches reposent aussi sur la mobilisation d'énergie produite par des équipements qui modifient profondément les équilibres naturels (grands barrages, centrales nucléaires, etc.). Les nouvelles technologies seraient ainsi des « artefacts » qui « voilent les connections entre notre travail et la nature ».

Enfin, l'auteur soulignait que l'oubli de ces liens entre le travail moderne et la nature reposerait finalement sur un présentisme. L'amnésie historique conduirait à oublier ou voiler les processus historiques d'invention de ces technologies, qui impliquent l'usage de ressources matérielles puisées dans les écosystèmes. En conclusion de son article, Richard White s'adressait à sa génération historique en écrivant :

« en prenant la responsabilité de nos propres vies et de notre travail, en démasquant les connections entre notre travail et la nature, en abandonnant nos obsessions sans espoirs de pureté de la nature, nous pourrions finalement trouver une voie pour rompre les frontières qui emprisonnent la nature autant que nous-mêmes. *Le travail, en conséquence, est bien le point par lequel nous devrions commencer*<sup>13</sup> ».

Malgré la rédaction de son ouvrage *Organic River*, portant sur la transformation du fleuve Columbia (Nord-Ouest des États-Unis), qui lui permit de mettre en œuvre ce programme, l'appel reste relativement isolé dans l'histoire environnementale américaine jusqu'à l'issue de la décennie 2000. Seuls quelques auteurs ont ouvert des sillons originaux, permettant la formation d'une constellation américaine d'histoire environnementale intéressée aux enjeux du travail, sans toutefois proposer explicitement une articulation avec l'histoire du travail.

---

ISENBERG Andrew, *The Republican Reversal. Conservatives and the Environment from Nixon to Trump*, Boston, Harvard University Press, 2018.

11 WHITE Richard, « "Are You an Environmentalist or Do You Work For a Living ?" : Work and Nature », in CRONON William (dir.), *Uncommon Ground, op. cit.*, p. 172.

12 CRONON William, *Nature's Metropolis. Chicago and the Great West*, New York, Norton, 1991, p. 264.

13 Nous soulignons. WHITE Richard, art. cité, p. 185.

Dans son étude sur la structure des inégalités environnementales dans la ville industrielle de Gary (Indiana) dans les décennies d'après-guerre, Andrew Hurley livre une étude pionnière, offrant une compréhension fine de la manière dont les rapports sociaux à l'environnement diffèrent selon l'appartenance ethnique et les classes sociales<sup>14</sup>. Plus explicite dans sa volonté de construire une histoire environnementale du travail, Chad Montrie revendique l'héritage de Howard Zinn pour façonner une « histoire populaire de l'environnement » oscillant de l'étude des écrits des ouvrières du textile de Lowell au début du XIX<sup>e</sup> siècle à l'étude des réflexions environnementales des syndicats de l'automobile de Détroit dans les années 1960<sup>15</sup>. Pourtant, il n'en reste pas moins qu'en 2006, le bilan est maigre lorsque la revue *Environmental History* publie un article programmatique de Gunther Peck sur les relations entre histoire du travail et histoire environnementale<sup>16</sup>. Constatant la rareté des liens entre ces champs, l'auteur réitérait finalement l'invitation de Richard White.

Du côté européen, l'appropriation de cette réflexion est plus tardive. Pourtant, dans un bilan historiographique sur les relations entre l'histoire du travail et l'histoire environnementale, Stefania Barca a proposé d'exhumer des traditions intellectuelles plus anciennes pour organiser ce dialogue. Elle souligne ainsi que la géographie italienne des paysages, au cours de l'après-guerre, s'intéressait tout particulièrement à la manière dont l'évolution des formes de travail façonnèrent les paysages<sup>17</sup>. Sans insister davantage sur ce point, il convient de dire simplement qu'en Europe, la première étape d'une réflexion sur les liens historiques entre le travail et l'environnement est plutôt passée par l'étude de l'action environnementale des organisations qui entendent représenter les mondes du travail. Ces travaux se sont notamment proposés d'éclairer la manière dont les enjeux de santé au travail furent un véhicule pour la définition d'un « environnementalisme ouvrier<sup>18</sup> ».

### **La santé, une intersection (faussement) évidente entre l'histoire du travail et l'histoire environnementale**

Alors que l'histoire de la santé au travail semblait constituer une zone d'interaction évidente entre les historiographies de l'environnement et du travail, cette rencontre fut inégale selon les aires culturelles. La relative fluidité du dialogue nord-américain contraste vivement avec la situation de l'Europe continentale, où la rencontre historiographique fut lente, se concrétisant graduellement au cours de la décennie 2010. Ces décalages doivent être éclairés car ils continuent d'imprégner la production intellectuelle, bien que les études sur la santé au travail (et en particulier autour des entreprises industrielles) témoignent d'une volonté de réintroduire une attention à la matérialité et aux corps, en s'inspirant d'une « approche écologique du lieu de travail<sup>19</sup> » à laquelle invitait déjà l'historien américain Arthur McEvoy en 1995.

Dans le cas américain, l'histoire de la santé au travail connaît un développement dans le

---

14 HURLEY Andrew, *Environmental Inequalities. Class, Race and Industrial Pollution in Gary, 1945-1980*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1995.

15 MONTRIE Chad, *Making a Living. Work and Environment in the United-States*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 2008.

16 PECK Gunther, « Fault Lines and Common Ground in Environmental and Labor History », *Environmental History*, 11/2, 2006, p. 212-238.

17 BARCA Stefania, « Laboring the Earth. Transnational reflections on the environmental history of work », *Environmental History*, 19/1, 2014, p. 3-27.

18 Voir par exemple ELSIG Alexandre, ENCKELL Marianne et PITTET Magali (dir.), « Pour une histoire ouvrière de l'environnement », *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier*, n° 35, 2019 ; DAVIGO Elena, *Il movimento italiano per la tutela della salute negli ambienti di lavoro (1961-1978)*, thèse d'histoire, Università di Firenze/Università di Siena, 2017 ; BARCA Stefania, « Sur l'écologie de la classe ouvrière : un aperçu historique et transnational », *Écologie & Politique*, n° 50, 2015, p. 23-40 ; BECOT Renaud, *Syndicalisme et environnement en France de 1944 aux années quatre-vingts*, thèse d'histoire, EHESS, 2015.

19 MCEVOY Arthur, « Working Environments: An Ecological Approach to Industrial Health and Safety », *Technology and Culture*, 36/2, 1995, p. 145-173.

contexte du *backlash* (contrecoup) reaganien. Alors que les régulations environnementales et sanitaires sont détricotées dans les années 1980, des historiens comme David Rosner et Gerald Markowitz lancent leurs premiers travaux sur la santé au travail, qui se poursuivent jusqu'à nos jours<sup>20</sup>. Toutefois, l'ouvrage de Christopher Sellers marque un tournant. Mobilisant des sources qui proviennent aussi bien de travaux universitaires et d'instituts de recherche que des entreprises, il étudie la genèse du champ de l'hygiène industrielle américaine, qu'il présente comme la matrice des préoccupations de santé environnementale dans le cas américain<sup>21</sup>. Favorablement accueillie par l'histoire environnementale américaine, cette démarche a permis un renouvellement des études sur les enjeux de santé<sup>22</sup>. En parallèle, lorsqu'ils étudient les pollutions au plomb ou au chlorure de vinyle monomère, David Rosner et Gerald Markowitz proposent une histoire de la santé au travail et, en même temps, de la santé environnementale. Sans discontinuités et sans heurts dans leur trajectoire scientifique, leurs recherches intègrent une dimension environnementale en éclairant la manière dont les atteintes à l'intégrité physique ont concerné aussi bien les producteurs que les consommateurs<sup>23</sup>. Ce tournant précoce s'explique, en partie, par la construction du corpus : un ouvrage comme *The Deadly Politics of Industrial Pollution* se fonde sur l'usage de sources (notamment d'entreprises) rendues communicables à l'occasion de procédures judiciaires<sup>24</sup>.

Pour l'Europe continentale, la lenteur de l'articulation entre l'histoire de la santé au travail et les enjeux environnementaux s'explique par trois facteurs. En premier lieu, l'intérêt des sciences sociales pour la santé au travail fut plus tardif. La publication d'un numéro spécial du *Mouvement Social* en 1983, puis d'un article pionnier de Madeleine Reberieux, furent des initiatives isolées en France<sup>25</sup>. Il convient toutefois de mentionner que des sociologues adoptant des approches aussi distinctes que Denis Duclos ou Annie Thébaud-Mony construisirent un parcours scientifique intégrant à la fois la santé au travail et l'étude des risques et pollutions industrielles<sup>26</sup>. Il faut attendre les années 2000 pour que des recherches plus systématiques se structurent sur l'histoire de la santé au travail<sup>27</sup>. Les protagonistes de ces recherches soulignent que leur « analyse n'évoqu[ait] pas l'intersection entre l'histoire de la santé au travail et l'histoire de l'environnement<sup>28</sup> ».

En second lieu, les filiations intellectuelles de l'histoire sociale francophone furent

- 
- 20 MARICHALAR Pascal, « "History Really Matters". Une conversation avec Gerald Markowitz et David Rosner », *Écologie & Politique*, n°58, 2019, p. 171-189.
- 21 SELLERS Christopher, *Hazards of the Job. From Industrial Disease to Environmental Health Science*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1999.
- 22 MITMAN Greg, MURPHY Michelle et SELLERS Christopher (dir.), « Landscapes of Exposure: Knowledge and Illness in Modern Environments », *Osiris*, n° 19, 2004.
- 23 ROSNER David et MARKOWITZ Gerald, « L'histoire au prétoire. Deux historiens dans les procès des maladies professionnelles et environnementales », *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, 56/1, 2009, p. 227-253.
- 24 MARKOWITZ Gerald et ROSNER David, *Deceit and Denial. The Deadly Politics of Industrial Pollution*, Berkeley, University of California Press, 2002. Les archives collectées par ces historiens sont rendues disponibles dans une vaste base de données, voir le site [<https://www.toxicdocs.org/>]. Sur les enjeux de l'usage de sources judiciaires, voir aussi la contribution d'Alexandre Elsig dans ce volume.
- 25 COTTEREAU Alain, « L'usure au travail : interrogations et refoulements », *Le Mouvement social*, n° 124, juillet 1983, p. 3-10 ; TREMPÉ Rolande, « Travail à la mine et vieillissement des mineurs au XIX<sup>e</sup> siècle », *Le Mouvement Social*, n° 124, 1983, p. 131-152 ; REBERIEUX Madeleine, « Mouvement syndical et santé en France, 1880-1914 », *Prévenir*, n° 18, 1989, p. 15-30.
- 26 Je mentionnerai seulement DUCLOS Denis, « Classe ouvrière et environnement », *Sociologie du travail*, n° 3, 1980, p. 324-344 ; THEBAUD-MONY Annie, *L'envers des Sociétés industrielles. Approche comparative franco-brésilienne*, Paris, L'Harmattan, 1991.
- 27 L'ouverture de ce chantier fut marquée, notamment, par la publication de BUZZI Stéphane, DEVINCK Jean-Claude et ROSENAL Paul-André, *La santé au travail. 1880-2006*, Paris, La Découverte, 2006. Pour un bilan de l'historiographie francophone en santé au travail, qui n'est pas l'objet de cette contribution, voir HATZFELD Nicolas, « Forces sociales et politiques publiques : esquisse en trois temps de la santé au travail (France, XX<sup>e</sup> siècle) », in HATZFELD Nicolas, PIGENET Michel, VIGNA Xavier (dir.), *Travail, travailleurs et ouvriers, op. cit.*, p. 323-334.
- 28 BRUNO Anne-Sophie, GEERKENS Éric, HATZFELD Nicolas et OMNES Catherine (dir.), *La santé au travail, entre savoirs et pouvoirs (19<sup>e</sup>-20<sup>e</sup> siècles)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2011, p. 13.

durablement marquées par une méfiance face aux études environnementales. Trois accusations furent, plus ou moins explicitement, formulées : les études environnementales contribueraient à alimenter une critique de « l'expansion des forces productives », voire du maintien de certaines productions ; elles pourraient contribuer à déresponsabiliser les employeurs dans la survenue de maladies professionnelles, en faisant porter l'attention sur des facteurs de santé extérieurs à l'entreprise, plutôt que de documenter la manière dont les industriels portent la responsabilité d'une organisation pathogène du travail ; elles seraient enfin le vecteur d'un brouillage, sinon d'une négation, d'une lecture du social fondée sur les conflits de classes. La première assertion est fondée, puisque l'une des fonctions de l'histoire environnementale réside dans sa capacité à éclairer les implicites de l'injonction à la croissance économique sur laquelle se fondent les économies contemporaines (qui décide de quoi produire, comment, pourquoi et pour qui ?), ainsi que les coûts écologiques de ces décisions. La seconde assertion constitue l'une des principales difficultés dans la réalisation de travaux visant à lier une histoire de la santé au travail et de la santé environnementale (hors travail) : plutôt que d'empêcher ces travaux, cette inquiétude devrait agir comme un principe de précaution méthodologique. Enfin, la dernière assertion relève davantage d'une opposition idéologique et d'une ignorance de travaux qui éclairent l'exposition inégale aux pollutions selon les groupes sociaux, tout en démontrant que ces disparités contribuent à renforcer ou complexifier les lignes de démarcation entre ces groupes.

Enfin, cette distanciation s'éclaire au regard des segmentations administratives passées et présentes, qui se prolongent dans l'organisation des archives. Historiquement, le droit des ateliers incommodes et insalubres s'est construit séparément du droit du travail<sup>29</sup>. Le décret de 1810 sur les établissements insalubres et incommodes avait « pour but exclusif la gestion du conflit entre propriété immobilière et industrie ; le problème de la santé des ouvriers fut soigneusement écarté<sup>30</sup> ». Exporté par les armes au fil des guerres napoléoniennes, l'héritage de ce décret marque plusieurs pays en Europe continentale (Italie, Belgique, Pays-Bas, Espagne, etc.). Pour ne prendre qu'un exemple extra-français, malgré l'existence de travaux en histoire de la santé au travail et en histoire des pollutions industrielles en Belgique, ces deux historiographies se sont construites de manière aussi distincte que dans le cas français<sup>31</sup>. Cette segmentation est constitutive de l'aporie historiographique, car elle contraint les historiens à entreprendre des recherches archivistiques dans des fonds distincts, témoignant de l'action d'administrations dont les cultures professionnelles sont souvent fort différentes.

L'espace académique italien constitue une exception qui mérite d'être expliquée. Depuis 2019, un groupe d'histoire environnementale du travail et de la santé s'est constitué au sein de la *Società Italiana di Storia del Lavoro*<sup>32</sup>, rassemblant une vingtaine de chercheurs. Contrairement à la méfiance durable des sciences sociales françaises face à la question écologique, le monde académique italien fut interpellé par une intégration précoce des enjeux environnementaux dans la vie politique et dans le champ intellectuel italien. Dès les années 1970, alors que le Parti communiste italien était le plus puissant d'Europe occidentale et disposait d'une aura dans le champ intellectuel, il fut un artisan majeur des mobilisations

---

29 VIET Vincent, « Hygiène intérieure et salubrité extérieure : un point aveugle de l'action publique ? Chronique de deux domaines séparés en France (1810-1917) », *Travail et emploi*, 148, 2016, p. 81-101.

30 FRESSOZ Jean-Baptiste, *L'apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Paris, Le Seuil, 2012, p. 200. Sur ce décret, voir les travaux de MASSARD-GUILBAUD Geneviève, *Histoire de la pollution industrielle. France, 1789-1914*, Paris, Éditions de l'EHESS, 2010 ; LE ROUX Thomas, *Le laboratoire des pollutions industrielles. Paris, 1770-1830*, Paris, Albin Michel, 2011.

31 En histoire du travail, voir les travaux menés par Eric Geerkens, dont ce bilan historiographique, GEERKENS Éric, « Travail et travailleurs dans l'historiographie belge de la période contemporaine », in HATZFELD Nicolas, PIGENET Michel et VIGNA Xavier (dir.), *Travail, travailleurs et ouvriers, op. cit.*, p. 29-46. En histoire environnementale, voir MARECHAL Julien, *La guerre aux cheminées. Pollutions, peurs et conflits autour de la grande industrie chimique (Belgique, 1810-1880)*, Namur, Presses universitaires de Namur, 2016 ; ZIMMER Alexis, *Brouillards toxiques. Vallée de la Meuse, 1930, contre-enquête*, Bruxelles, Zones sensibles, 2017.

32 Voir [<https://www.storialavoro.it/gruppi/ambiente-salute-e-lavoro/descrizione-amblav/>], consulté le 20 novembre 2020.

écologistes italiennes<sup>33</sup>. Cette articulation entre question sociale et environnementale se prolongea dans l'écologisation du marxisme italien, contribuant à une métamorphose du champ intellectuel. Bien que les fonds d'archives soient tout aussi fragmentés qu'en France, les recherches en histoire environnementale de l'industrie sont donc antérieures<sup>34</sup> et, surtout, plusieurs études questionnent autant les enjeux sanitaires à l'intérieur des espaces productifs que ceux affectant les communautés riveraines<sup>35</sup>.

Par-delà cette exception italienne, plusieurs initiatives françaises et européennes participent au rapprochement de ces historiographies et témoignent du dynamisme récent de ce champ de recherche<sup>36</sup>. De nombreux travaux livrent désormais une relecture critique des processus d'industrialisation au prisme de leurs effets écologiques et sanitaires, mais leurs intérêts portent prioritairement sur le XIX<sup>e</sup> et le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle. En 2012, la publication de l'ouvrage *Dangerous Trade* constitua une proposition forte pour articuler l'étude de la santé au travail et les approches environnementales, tout en s'intéressant à la circulation transnationale de savoirs médicaux, de certaines productions potentiellement toxiques, ou encore aux phénomènes de contournement des réglementations sociales et environnementales. Joseph Melling et Christopher Sellers forgeaient alors la notion de « régime des risques industriels », définie comme « l'ensemble des dispositifs formels et informels par lesquels les administrations publiques, les intérêts privés et les mobilisations civiques affirment les dangers et les dommages associés à une époque et un lieu donné<sup>37</sup> ». Relativement souple, la notion se présentait d'abord comme un instrument permettant d'ouvrir des comparaisons entre aires géographiques. Plusieurs chercheurs se sont emparés de cette notion pour prolonger ce chantier, ainsi lors de sessions organisées lors du congrès mondial d'histoire environnementale de 2014<sup>38</sup>. Dans l'espace francophone, deux parutions dirigées par Thomas Le Roux offrent des contributions riches à ce chantier, en faisant la part belle à la présence de travaux portant sur la santé des travailleurs<sup>39</sup>. Toutefois, en conclusion de ce dernier livre, Christopher Sellers soulignait que la démarche initiée par *Dangerous Trade* n'avait pas encore rencontré le succès escompté.

Un sillon permettant de prolonger cette démarche réside dans la construction d'études fondées sur des substances. Ce fut la démarche adoptée par D. Rosner et G. Markowitz pour le chlorure de vinyle monomère, et la traduction de cette approche dans l'aire francophone passa prioritairement par des enquêtes relevant de la sociologie ou de l'histoire des sciences<sup>40</sup>. En dialogue étroit avec ces disciplines, la recherche récente de Judith Rainhorn

---

33 GRAF VON HARDENBERG Wilko et PELIZZARI Paolo, « The Environmental Question, Employment, and Development in Italy's Left, 1945-1990 », *Left History*, n° 13/1, 2008, p. 77-105.

34 Voir par exemple les bilans d'étapes par ADORNO Salvatore et NERI SERNERI Simone (dir.), *Industria, ambiente e territorio. Per una storia ambientale delle aree industriali in Italia*, Bologna, Il Mulino, 2009 ; CORONA Gabriella et MALANIMA Paolo (dir.), *Economia e ambiente in Italia dall'Unità*, Milano, Bruno Mondadori, 2012.

35 En complément des exemples déjà mentionnés, voir par exemple la contribution de Bruno Ziglioli dans ce volume. Pour des travaux très récents, voir DAVIGO Elena, *Il movimento italiano per la tutela della salute negli ambienti di lavoro (1961-1978)*, thèse d'histoire, Université Florence, 2018 ; ZAZZARA Gilda, « La disparition de l'Italie industrielle : Porto Marghera en Vénétie », *20 & 21. Revue d'histoire*, n° 144, 2019, p. 146-160.

36 Voir par exemple le séminaire *Maladies industrielles et mobilisations collectives* organisé par Pascal Marichalar et Laure Pitti (2010-2014), les journées d'études *L'environnement des travailleurs* (2013) et *Santé au travail, santé environnementale : inclusions et exclusions* (2016), le séminaire *Nuisances industrielles, dans et hors l'usine* (2016-2017 et 2018-2019) organisé avec Geneviève Massard-Guilbaud. À l'échelle européenne, l'organisation d'une session *Santé et environnement au travail* lors du Congrès européen d'histoire du travail en 2017, et d'une autre sur *Santé et environnement à la mine* lors du congrès de 2019.

37 SELLERS Christopher et MELLING Joseph (dir.), *Dangerous Trade. Histories of Industrial Hazard across a Globalizing World*, Philadelphia, Temple University Press, 2012, p. 4.

38 Voir [<http://www.wceh2014.ecum.uminho.pt/>], consulté le 20 novembre 2020.

39 Voir LE ROUX Thomas, « L'émergence du risque industriel (France, Grande-Bretagne, XVIII<sup>e</sup> – XIX<sup>e</sup> siècle) », *Le Mouvement Social*, n° 249, 2014, p. 3-20 ; LE ROUX Thomas, *Risques industriels. Savoirs, régulations, politiques d'assistance, fin XVII<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècle*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

40 Voir MARKOWITZ Gerald et ROSNER David, *Deceit and Denial. op. cit.* En France, voir HENRY Emmanuel, *Amiante : un scandale improbable. Sociologie d'un problème public*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2007.

sur la production et la commercialisation de la céruse au XIX<sup>e</sup> siècle livre une approche d'histoire par la substance permettant d'étudier les enjeux liés à la santé des travailleurs, mais aussi des usagers des peintures à la céruse. La démarche permet simultanément d'éclairer les mécanismes de marché qui permettent l'exploitation de produits dont la toxicité est connue, ainsi que la construction d'un déni médical de certains facteurs pathogènes qui amplifient les phénomènes de confinements sociaux des controverses sanitaires<sup>41</sup>.

Ces chantiers successifs témoignent des passerelles patiemment construites entre deux champs historiographiques longtemps segmentés. L'évolution vers une histoire environnementale de la santé au travail participe à l'inflexion vers une rematérialisation de l'histoire environnementale du travail, comparativement aux productions qui s'inscrivaient dans le sillage de la seconde génération de l'histoire environnementale. L'attention se porte davantage vers la santé dégradée et les corps abîmés par les nuisances ou l'activité de travail. Cette articulation historiographique ouvre vers des travaux qui interrogent la place à accorder à l'étude des mondes du travail dans des récits historiques qui entendent éclairer l'histoire des transformations écologiques globales.

### **Notre (brûlant) climat de travail**

Depuis la fondation du Ruche, en 2009, la demande sociale d'éclairer les origines historiques du réchauffement climatique est croissante. Bien que des historiens anglo-saxons influents aient adopté la notion « d'anthropocène » forgée par les sciences de l'atmosphère, celle-ci a fait l'objet de critiques fortes. Grégory Quénet a bien souligné que le temps des géologues n'est pas celui des historiens, et que le concept d'anthropocène mériterait ainsi d'être écarté de la pratique historique, sans que celle-ci ne renonce à éclairer les origines sociales du changement climatique<sup>42</sup>. Plusieurs auteurs invitent à éclairer les responsabilités sociales différenciées dans le basculement global, la distribution inégale des conséquences de celui-ci selon les groupes sociaux, ainsi que les capacités différenciées de ces groupes à se prémunir des effets de ce réchauffement<sup>43</sup>.

Porter l'attention vers les mondes du travail invite ainsi à complexifier, et souvent à se démarquer, du grand récit de l'anthropocène. Dans l'historiographie récente, deux grands chantiers contribuent à ces réflexions. Ainsi, l'histoire des transitions énergétiques porte une attention aux effets sanitaires de l'extraction et de la combustion massive des sources fossiles permet d'évaluer le fardeau sanitaire pour les travailleurs et travailleuses, ainsi que les tensions qui jalonnent l'élaboration des accommodements à ces nuisances. De plus, l'essor des *deindustrialization studies* offre une perspective inédite sur la manière dont les pollutions rémanentes, sur des territoires longtemps sacrifiés à l'industrie, deviennent des préoccupations lancinantes pour des sociétés locales qui s'interrogent sur leur devenir social, économique et écologique. Sur ces deux terrains de recherche, la multiplication d'enquêtes territorialisées permet d'enrichir notre compréhension des enjeux sociaux et écologiques liés à un processus global par excellence : le réchauffement climatique.

#### *Le travail à l'heure des transitions énergétiques.*

L'historiographie francophone a récemment connu un renouvellement des travaux sur l'énergie. Deux ouvrages coordonnés par des membres fondateurs du Ruche partagent la volonté de construire une histoire de l'énergie qui permette de comprendre « comment nous en sommes arrivés au régime énergétique qui est le nôtre aujourd'hui, dont il est urgent de

---

41 RAINHORN Judith, *Blanc de plomb. Histoire d'un poison légal*, Paris, Presses de Sciences Po, 2019.

42 QUENET Grégory, « L'Anthropocène et le temps des historiens », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, 72/2, 2017, p. 267-299.

43 MOORE Jason (dir.), *Anthropocene or Capitalocene ? Nature, History, and the Crisis of Capitalism*, Oakland, PM Press, 2016.

sortir<sup>44</sup> ». Encore peu mobilisés, les travaux d'histoire des mondes du travail dans et autour des industries énergétiques pourraient apporter une contribution à cette mue historiographique.

Les études en santé au travail constituent une voie d'entrée vers une étude environnementale des mondes du travail pétrolier. Récemment, Daniel Blackie et David Turner proposaient de relire le secteur moteur de la Révolution industrielle, les charbonnages, au prisme de ses effets sanitaires. Ils soulignaient, en pointant implicitement les dégâts de l'extraction sur les corps des mineurs et que « les invalides ont contribué au développement de l'industrialisation britannique, tandis qu'en retour l'invalidité a façonné les réponses apportées à l'industrialisation ». Plusieurs efforts similaires se sont déployés dans des ouvrages collectifs visant à étudier les enjeux de santé dans les mines<sup>45</sup>. Le volume dirigé par Paul-André Rosental se distingue, en proposant une histoire globale de la silicose fondée sur l'étude des mobilisations collectives, la production de savoirs, ou encore les différents systèmes de protection sociale visant à répondre aux effets sociaux de la maladie<sup>46</sup>. Dans le domaine de l'extraction de l'uranium, l'historienne des sciences Gabrielle Hecht a livré une contribution importante pour éclairer une transition énergétique au prisme de ses effets sanitaires sur les travailleurs des pays du Sud exposés à la radioactivité du minerai<sup>47</sup>.

Toutefois, au-delà des seuls enjeux sanitaires, une recherche comme celle de Thomas Andrews ouvre des perspectives plus amples. Dans l'ouvrage *Killing For Coal*, il proposait de revisiter un épisode majeur dans la mémoire du mouvement ouvrier américain : le massacre des mineurs de charbon grévistes de Ludlow (Colorado), en juin 1914. Son récit revient sur la genèse du secteur houiller dans cette zone, tout en éclairant la manière dont l'usage croissant du charbon à l'échelle continentale permettait de compresser l'espace par la réduction des temps de transports : lorsqu'une grève survenait dans une mine, le patronat pouvait désormais acheminer des briseurs de grèves. Le recours aux fossiles rendait possible une concurrence accrue sur le marché du travail, permettant parfois de passer outre les revendications des mineurs en matière de santé ou de sécurité. Le tableau permet à l'auteur d'affirmer que « l'étude serrée d'une petite fraction du monde peut renforcer notre compréhension de processus qui sont à l'origine de graves menaces à l'avenir de la planète<sup>48</sup> ».

L'examen d'une transition énergétique par la mobilisation des travailleurs occupe également une part importante dans la réflexion d'Andreas Malm, chercheur en géographie et écologie humaine à l'université de Lund (Suède). Dans son livre *Fossil Capital*, une étude empirique éclairait l'évolution du travail dans l'industrie textile britannique dans le premier dix-neuvième siècle, c'est-à-dire dans la période où ce secteur connaît une transition de l'hydraulique vers la vapeur. Celle-ci est présentée comme une métamorphose conflictuelle : « loin d'être linéaire, la transition de l'hydraulique vers la vapeur a pris la forme d'une compétition prolongée<sup>49</sup> ». Refusant d'analyser cette mutation du système énergétique comme un processus strictement technique, l'auteur souligne que ces bifurcations ne furent jamais le résultat d'une délibération pacifiée, mais de conflits sur lesquels se reconfiguraient les rapports sociaux de production. En démontrant que les capacités hydrauliques britanniques étaient loin d'être saturées lors du choix du charbon en Grande-Bretagne,

---

44 MASSARD-GUILBAUD Geneviève, « De l'histoire des sources et des filières à l'histoire des systèmes et des transitions : comment on a écrit l'histoire de l'énergie », in MATHIS Charles-François et MASSARD-GUILBAUD Geneviève (dir.), *Sous le soleil. Systèmes et transitions énergétiques du Moyen-âge à nos jours*, Paris, éditions de la Sorbonne, 2019, p. 8. Voir aussi JARRIGE François et VRIGNON Alexis (dir.), *Face à la puissance. Une histoire des énergies alternatives à l'âge industriel*, Paris, La Découverte, 2020.

45 RAINHORN Judith (dir.), *Santé et travail à la mine, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Lille, Presses du Septentrion, 2014.

46 ROSENAL Paul-André (dir.), *Silicosis. A World History*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2017.

47 HECHT Gabrielle, *Uranium Africain. Une histoire globale*, Paris, Le Seuil, 2016.

48 ANDREWS Thomas, *Killing For Coal. America's Deadliest War on Labor*, Boston, Harvard University Press, 2008.

49 MALM Andreas, *Fossil Capital. The Rise of Steam Power and the Roots of Global Warming*, London, Verso, 2016, p. 56.

Andreas Malm explique que cette décision fut guidée par l'intérêt industriel à localiser les activités à proximité des villes où la main d'œuvre était abondante, et remplaçable. Son analyse invite à explorer les contestations ouvrières de ce tournant, jusqu'à affirmer qu'une « fraction considérable de la classe ouvrière britannique a fait l'expérience de l'émergence de l'économie fossile comme une dégradation sensible de leur environnement immédiat, sous la forme, entre autres symptômes, d'une exposition excessive à la chaleur, d'une concentration élevée de dioxyde de carbone, de la pollution atmosphérique par la fumée et du risque de désastres suite à des explosions soudaines<sup>50</sup> ».

Ces travaux confirment que les mines et le charbon restent des territoires et des objets privilégiés du renouvellement historiographique<sup>51</sup>, et que le XIX<sup>e</sup> siècle reste le plus investigué dans ce cadre. Dans le même temps, ils offrent des réflexions stimulantes pour penser les transitions, en adoptant une approche par le bas.

### *Des mondes réchauffés et « rongés » par les désindustrialisations*

Les *Deindustrialization studies* se sont constituées en champ de recherche dynamique, dans la production anglo-saxonne en histoire sociale dans les années 2000. Les travaux sur les enjeux environnementaux occupent une place croissante dans cette production<sup>52</sup>. Bien souvent, ces travaux se fondent sur des monographies approfondies, ancrées dans des territoires dont les rapports sociaux sont durablement « rongés<sup>53</sup> » par la cessation des activités productives auparavant structurantes dans la vie économique et sociale locale. Toutefois, des études pionnières – encore relativement isolées – invitent à considérer des échelles spatiales et temporelles plus larges, contribuant à éclairer la manière dont les désindustrialisations – reflets des phénomènes de globalisation de l'économie – accélèrent l'épuisement des corps comme des écosystèmes à l'échelle de la planète.

Les études sur la désindustrialisation furent d'abord écrites sous l'effet des traumatismes créés par la fermeture d'entreprises. Ce sont bien souvent des historiens ayant vécu sur les territoires affectés qui prirent la plume les premiers – et cette position est plus ouvertement assumée dans l'historiographie anglo-saxonne que dans le cas français. De nombreux travaux d'histoire sociale sont ainsi venus éclairer la manière dont la déréliction de certaines activités productives contribue à rendre visibles, mais surtout dicibles, les atteintes à la santé des salariés. Les travaux menés autour du *Scottish Oral History Center* de Glasgow sont particulièrement riches dans ce domaine<sup>54</sup>. Une contribution originale, en contexte français, a récemment été fournie par la recherche menée par Pascal Marichalar avec les anciens verriers de Givors. Après la fermeture de la verrerie en 2003, les ouvriers et leurs proches dressent peu à peu le constat de préjudices sanitaires. Alors que les maux du travail étaient auparavant perçus comme la contrepartie du maintien d'une activité dont les verriers tiraient leurs revenus d'existence, ils deviennent peu à peu dicibles lorsque l'entreprise abandonne les salariés à leur sort. Pour l'auteur, le silence sur les maux du travail procédait de l'existence d'un « pacte moral implicite<sup>55</sup> », entretenu activement par les salariés et les dirigeants de

---

50 *Ibid.*, p. 248.

51 FONTAINE Marion (dir.), « Les mines, un terrain d'expérience », *Cahiers Jaurès*, n° 230, 2018 ; CENTRE HISTORIQUE MINIER DE LEWARDE, *Santé à la mine : acteurs et systèmes de soins. Actes du colloque international organisé à Lewarde les 4 et 5 avril 2019*, Lewarde, CHM Lewarde, 2020.

52 Pour un bilan historiographique récent, HIGH Steven, MACKINNON Lachlan et PERCHARD Andrew (dir.), *The Deindustrialized World : Confronting Ruination in Postindustrial Places*, Vancouver, UBC Press, 2017.

53 FONTAINE Marion et VIGNA Xavier, « La désindustrialisation : une histoire en cours », *20 & 21. Revue d'histoire*, 144, 2019, p. 17.

54 MCIVOR Arthur, « Deindustrialization Embodied : Work, Health, and Disability in the UK since the Mid-Twentieth Century », in HIGH Steven et al., *The Deindustrialized World, op. cit.*, p. 25-45 ; MCIVOR Arthur, « Des vies brisées : désindustrialisation, santé et bien-être dans la région de Clydeside », *20&21. Revue d'histoire*, 144, 2019, p. 98-113.

55 MARICHALAR Pascal, *Qui a tué les verriers de Givors ? Une enquête de sciences sociales*, Paris, La Découverte, 2017, p. 187.

l'entreprise. Si la fermeture de la verrerie n'entraîne pas subitement l'éclatement du « pacte », celui-ci s'érode lentement, au fil du réagencement du quotidien des salariés qui quittent leur emploi.

De nombreux travaux sur la désindustrialisation adoptent des entrées locales, qui expliquent que la question environnementale soit souvent réduite à sa dimension sanitaire. Or, comme le soulignait Jefferson Cowie il y a plus de vingt ans, « la désindustrialisation n'est pas l'histoire d'une seule localité emblématique, mais le nom d'un processus plus profond, d'une transformation historique fondamentale<sup>56</sup> ». Cette métamorphose concerne aussi bien les pays (dés)industrialisés que les pays exposés aux industries polluantes délocalisées, au retraitement ou aux stockages de déchets du Nord, ou à l'extraction de ressources (terres rares) sur lesquelles se fondent l'illusion du « verdissement » de la croissance des économies du Nord. L'histoire environnementale peut ainsi réinterroger les échelles des *Deindustrialization studies*, du territoire en déclin ou en reconversion jusqu'aux transferts productifs globaux, en éclairant la manière dont ces dynamiques continuent de nourrir l'illusion d'une « croissance soutenable ».

Pourtant, dans un ouvrage important, Jefferson Cowie éclairait la manière dont l'entreprise états-unienne RCA avait délocalisé ses ateliers de production de télévision au cours du vingtième siècle, en cherchant continuellement une main-d'œuvre bon marché (*cheap labor*)<sup>57</sup>. En adoptant une approche spatiale différente, Aviva Chomsky a fait œuvre de pionnière dans la production d'une histoire connectée<sup>58</sup>. D'un côté, elle analyse la manière dont les migrations professionnelles (de l'Amérique latine vers le nord-est états-unien) permirent à l'industrie textile de disposer d'une main-d'œuvre peu coûteuse jusqu'à la délocalisation de ces usines vers des pays du Sud ; de l'autre côté, son étude présente une dimension environnementale lorsqu'elle porte le regard vers la Colombie, en éclairant la manière dont l'extraction de charbon et la spécialisation de territoires agricoles dans les bananes s'organise en fonction des demandes provenant du marché états-unien. Identifiant les dynamiques qui conduisent les firmes multinationales à chercher à la fois une main-d'œuvre et des ressources bon marché, l'historienne explorait aussi les marges de manœuvre dont disposaient les travailleurs face à ces initiatives. De même, le chantier ouvert par Christopher Sellers et Joseph Melling autour des « régimes des risques industriels » à l'échelle mondiale, déjà évoqué plus haut, offre des pistes pour comprendre la manière dont les mondes du travail ont été affectés par les stratégies industrielles de contournement des réglementations environnementales.

Tous ces travaux partagent, *in fine*, les préoccupations qui peuvent être celles de Jason Moore ou Raj Patel dans leur réflexion sur la manière dont « notre monde est devenu *cheap* » par la course à la déréglementation sociale et environnementale<sup>59</sup>. Toutefois, en privilégiant des approches macro-économiques, ces auteurs peinent à restituer les capacités d'action dont pouvaient disposer les travailleurs et travailleuses : celles-ci deviennent ainsi invisibles, écrasées sous les données quantitatives.

À l'unisson des productions récentes en histoire du travail<sup>60</sup>, c'est bien le mérite d'une approche fine d'histoire environnementale des mondes du travail d'éclairer les accommodements complexes qui se construisent à l'échelle des territoires ou dans les ateliers, ainsi que de donner à voir les leviers dont disposèrent les acteurs subalternes impactés par les dynamiques du capital.

---

56 COWIE Jefferson et HEATCHOTT Joseph (dir.), *Beyond the Ruins : the Meanings of Deindustrialization*, Ithaca, Cornell University Press, 2003, p. 2.

57 COWIE Jefferson, *Capital Moves: RCA's Seventy-Year Quest for Cheap Labor*, Ithaca, Cornell University Press, 1999.

58 CHOMSKY Aviva, *Linked Labor Histories. New England, Colombia, and the Making of a Global Working Class*, Durham, Duke University Press, 2008.

59 PATEL Raj et MOORE Jason, *Comment notre monde est devenu cheap*, Paris, Flammarion, 2018.

60 DE VITO Christian et GERRITSEN Anne (dir.), *Micro-Spatial Histories of Global Labour*, New-York, Palgrave, 2018.

## Conclusion

Au terme de ce panorama, le lecteur aura pu constater la pluralité des chemins historiographiques qui purent conduire à penser des approches d'histoire environnementale des mondes du travail, ainsi que les décalages entre les champs académiques nationaux. Il n'en reste pas moins que le dialogue entre chercheurs provenant de différentes aires culturelles s'est fait plus régulier au cours de la dernière décennie, permettant une (relative) synchronisation des questionnements et des intérêts de recherche. Si l'assertion de Richard White considérant que « le travail est bien le point par lequel nous devrions commencer » semble désormais reprise dans plusieurs démarches de recherche, le programme historiographique de la « seconde génération » de l'histoire environnementale fait l'objet d'une mise à distance. Les recherches récentes prêtent une attention plus grande aux processus matériels, qu'il s'agisse de l'altération de la santé humaine ou de la dégradation des écosystèmes liés à l'évolution concrète des formes de travail.

Cette rematérialisation de l'histoire environnementale du travail participe à produire de l'intelligibilité sur les processus historiques qui sont à l'origine des mutations écologiques globales, dont le réchauffement climatique. Pour autant, elle garde au premier plan de ses préoccupations la saisie des marges de manœuvre des acteurs sociaux, et rend visibles celles et ceux qui appartiennent aux groupes sociaux les moins audibles. Le récit de l'anthropocène se caractérise par une cécité sur l'inventivité sociale dans nos sociétés, contribuant à condamner les mondes du travail à « l'immense condescendance de la postérité<sup>61</sup> », comme bien d'autres grands récits avant lui. Face à l'oubli actif de ces initiatives, collectives ou individuelles, l'articulation de l'histoire sociale et de l'histoire environnementale présente ainsi la vertu d'éclairer l'ampleur et les limites des aptitudes et des capacités d'action dont disposaient les sociétés passées face aux enjeux écologiques.

---

61 THOMPSON Edward, *La formation de la classe ouvrière anglaise*, Paris, Le Seuil, 2012 (1963), p. 19.